



Archives de sciences sociales des religions

140 | octobre - décembre 2007
Varia

Robert Irwin, *For Lust of Knowing. The Orientalists and their Enemies*

London, Allen Lane, 2006, 416 p.

Eva-Maria von Kemnitz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/10863>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007
Pagination : 157-310
ISBN : 978-2-7132-2145-3
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Eva-Maria von Kemnitz, « Robert Irwin, *For Lust of Knowing. The Orientalists and their Enemies* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 140 | octobre - décembre 2007, document 140-41, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/10863>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Robert Irwin, For Lust of Knowing. The Orientalists and their Enemies

London, Allen Lane, 2006, 416 p.

Eva-Maria von Kemnitz

- 1 L'Orientalisme n'est pas mort contrairement aux vaticinations de quelques participants du Congrès des Orientalistes, convoqué à Paris, pour commémorer le Centenaire du premier (1873), tenu à l'époque de son affirmation. Cent ans après, l'ambiance vécue était celle du post-colonialisme et du tiers-mondisme qui eurent un impact dévastateur sur le prestige de cette branche du savoir. La publication de *Orientalism* (1978) par Edward Said a déclenché de nouveau le débat en imputant à l'orientalisme d'avoir été l'instrument du pouvoir colonial et d'avoir figé les stéréotypes négatifs par rapport aux Arabes et à l'islam de sorte que la dénomination a acquis une signification péjorative telle qu'elle a disparu même de certains *curricula* académiques.
- 2 En dépit des polémiques exacerbées et des voix qui se sont levées pour défendre l'orientalisme, comme Jacques Berque, Maxime Rodinson, Francesco Gabrieli ou Bernard Lewis, la perspective tracée par Said a trouvé de nombreux partisans surtout parmi les intellectuels non européens de la plus jeune génération qui l'ont appliquée aux études post-coloniales, du genre et plus récemment aux études aborigènes en utilisant Said avec quelque excès. Bref, penser l'orientalisme autrement est devenu politiquement incorrect !
- 3 La récente intensification du processus de mondialisation et la reconnaissance effective du rôle de la culture, comme piliers des relations internationales au même titre que les facteurs économiques et politiques, a démontré la nécessité de l'ouverture vers l'« Autre ». Incontestablement, elle englobe la connaissance des langues et de la culture de cet « Autre » pour pouvoir combattre efficacement le spectre du « *clash of civilizations* ». Cette attitude d'ouverture est aussi préconisée par les instances officielles – rappelons le processus de Barcelone, initié en 1995 ou, plus près de nous, la proclamation de l'an 2008 comme Année Internationale du Dialogue Interculturel. De même, dans le cadre académique des apports innovateurs à la problématique de l'orientalisme se sont manifestés – citons Geoffrey P. Nash, I.E. Boer ou Ibn Warraq. Par ailleurs une série

d'expositions remarquables ont été présentées en Europe et en Amérique et ce sont aujourd'hui les collectionneurs ... orientaux (!) qui se procurent avidement les œuvres d'art orientaliste.

- 4 Le livre d'Irwin se situe dans cette nouvelle tendance, présente à la fois sur le plan empirique et théorique. L'auteur envisage l'orientalisme avec une rare envergure chronologique et géographique, comparable à celle des ouvrages de Dugat (1868) et de Fück (1944 et 1955), depuis longtemps épuisés, et face à de nouveaux développements naturellement non finis. À souligner l'inclusion d'une vaste bibliographie actualisée. Ajoutons que Irwin va plus loin que ses devanciers en incorporant dans son étude la critique de l'orientalisme, manifeste déjà au début du XIX^e siècle avec Al-Djabarti, et radicalement endurcie avec les interventions véhémentes du chrétien Said (1978) et du musulman Sardar (1999).
- 5 En brossant l'évolution de l'orientalisme, l'auteur la présente dans le contexte socioculturel spécifique de chaque époque et se penche sur la condition existentielle de ceux qui s'adonnaient à ces intérêts et sur ces hommes solitaires, et souvent considérés comme excentriques, dont l'activité était perçue avec méfiance ou hostilité du fait même qu'ils avaient choisi comme objet d'études la langue et la culture de l'« Autre » stigmatisé en tant qu'infidèle et ennemi de la chrétienté. Outre cet obstacle, il faut ajouter la difficulté d'accès aux matériaux d'études, textes en arabe et d'autres matériaux didactiques. Toutes ces raisons ont contribué à l'intégration de ce domaine d'études dans les universités, les académies ou les associations scientifiques où il a pu se pérenniser en poursuivant un développement autonome.
- 6 L'auteur évoque les principaux centres d'études orientales dans les pays dont les trajectoires socio-historiques ont conditionné le développement de ces mêmes études. Irwin relève l'importance des institutions dans le rayonnement du savoir en soulignant le rôle des professeurs qui ont construit de véritables réseaux de contacts et de transmission de connaissances au travers de ses disciples. Ce fut le cas de l'université de Leiden aux XVI^e-XVII^e siècles avec des personnalités comme Erpenius et Golius ou, plus tard, celui de l'École de Langues Vivantes, créée en 1795, à Paris, où Silvestre de Sacy a structuré les méthodes d'enseignement et les modes de production et d'édition des matériaux et des textes alors que lui-même ne parlait pas l'arabe...
- 7 En fonction de ses origines, Irwin tâche à présenter d'une manière plus détaillée la situation dans son pays natal. Le haut niveau que les études orientales ont atteint en Angleterre ainsi que les riches collections de manuscrits orientaux semblent contradictoires avec un parcours sinueux qu'elles ont connu lors de leur établissement dans les universités – Cambridge (1632) et Oxford (1636). Le changement ne s'est produit qu'à la fin du XVIII^e siècle avec la consolidation des intérêts britanniques en Inde et avec une stratégie dessinée qui ont donné l'impulsion décisive aux études orientales à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle.
- 8 L'un des aspects principaux du progrès des études orientales a résidé dans l'apport des maîtres orientaux qu'Irwin signale dans le cas des Indes Britanniques et de la Russie. Étrangement, dans le cas de la France l'auteur suggère que la défaite militaire de l'expédition d'Égypte a été compensée par l'essor de l'égyptologie, mais il semble ignorer qu'après la retraite de Bonaparte, beaucoup d'Égyptiens qui avaient collaboré avec des Français durent quitter l'Égypte pour s'établir en France où ils travaillèrent comme

professeurs, interprètes ou copistes, ce qui assura à la France la primauté dans le domaine des études arabes.

- 9 Irwin est un de rares auteurs qui se penche sur l'orientalisme russe et soviétique dont il analyse l'étroite interdépendance entre l'expansionnisme de ces deux états dans les territoires musulmans et le développement pragmatique de ces études. Cette situation, par contre, n'est jamais mentionnée par Said malgré une parfaite coïncidence avec les termes de la critique qu'il formule. Irwin porte une attention plus limitée aux pays moins engagés dans les affaires d'Orient comme, par exemple, la Suède. Il existe, dans son ouvrage, des « espaces vides ». Comme le Portugal, absent du livre, ce qui ne manque pas d'être étrange puisque les premières informations sur l'arabisme portugais ont été données en Angleterre par James Canavah Murphy (1795, *Travels in Portugal*) et par Stephan Weston (1810, *Remains of Arabic in the Spanish and Portuguese Languages*) avant même la publication de l'inventaire des publications européennes en arabe dressé par F. Schnurrer (1811, *Bibliotheca Arabica*), qui mentionne les ouvrages des arabisants portugais. Les deux auteurs anglais cités ont fait plusieurs références aux travaux érudits du pionnier d'études arabes au Portugal, Fr. João de Sousa (1732 ?-1812).
- 10 La Pologne est un autre pays absent de l'étude d'Irwin, pays qui pourtant, en fonction de ses rapports fréquents avec la Turquie Ottomane, le Khanat de Crimée et, à un moindre degré, avec la Perse, a développé assez tôt l'étude de leurs langues. F. Mesgnien-Meninski, auteur parmi d'autres, d'un *Thesaurus* du turc ottoman (*osmanlica*), comparable quant à l'importance au *Lexicon* de Golius pour la langue arabe, a travaillé pendant plus de vingt ans en Pologne, anobli par les services rendus y compris les missions diplomatiques auprès de la Porte avant d'entrer au service des Habsbourg. À la même époque, plusieurs Polonais servaient comme interprètes en Turquie et, plus tard, dans le tourbillon politique du XIX^e siècle, d'autres, exilés en France, ont rejoint le flux des orientalistes francophones, comme Biberstein-Kazimirski ou Motylinski.
- 11 En ce qui concerne l'étude de la langue arabe, l'analyse d'Irwin s'avère bien fondée, par contre ses affirmations sur la situation du turc ottoman (*osmanlica*) et le supposé manque d'intérêt pour les traductions de cette langue pèchent par inexactitude. À Venise, dans le Saint Empire germanique et la Pologne, où le pragmatisme s'imposait, la connaissance de l'*osmanlica* était fréquente et même indispensable pour accéder aux négociations avec les dignitaires de la Porte. Dans plusieurs institutions de *giovanni di lingua*, des interprètes et des diplomates étaient formés, en majorité recrutés parmi la noblesse, à qui on inculquait la culture comme moyen d'un meilleur accomplissement des missions diplomatiques. Parmi les auteurs de premières traductions littéraires de l'*osmanlica*, Samuel Otwinowski et Giambatista Donà au XVI^e et au XVII^e siècles. Et Irwin dévalorise le rôle des dragomans en omettant leurs contributions aux ouvrages érudits.
- 12 Robert Irwin, arabisant réputé et auteur de travaux sur la littérature arabe et l'histoire et l'art arabo-islamiques, se présente comme orientaliste et s'insurge contre les critiques visant des générations de savants : « *Said libelled generations of scholars who were for the most part good and honourable men...* ».
- 13 L'analyse des polémiques autour de *Orientalism* et celle des diverses critiques de l'orientalisme émanant des auteurs arabes et musulmans, antérieures ou postérieures à Said occupent les deux derniers chapitres du livre d'Irwin qui envisage *Orientalism* comme une « *malignant charlatanry* » dont il réfute la méthodologie, inadéquate, pour étudier le phénomène de l'orientalisme surtout si on sait que le *corpus* construit par Said avait

comme but une critique du contexte politique de l'époque dénigrant la culture arabe. Irwin regrette l'influence néfaste que *Orientalism* a exercée sur la renommée d'une tradition spécifique du savoir et le fait qu'il a fourni, même involontairement, des arguments anti-occidentaux aux islamistes.

- 14 Robert Irwin apporte une grande richesse de documentation, une appréciation contextualisée de chacune des périodes étudiées et aussi des réflexions pertinentes qui font de son livre une lecture obligatoire pour ceux qui veulent approfondir la complexité du phénomène de l'Orientalisme. De plus, il offre d'autres perspectives pour les recherches dans le cadre de la culture. Ce livre constitue sans doute la réhabilitation de l'orientalisme qui se faisait attendre.